

Quelques mots sur le 300^e anniversaire des Mollards du samedi 4 juillet 2026

Mais avant toute chose, relisons le texte que Samuel Aubert avait consacré aux Mollards dans la Revue du dimanche du 19 décembre 1920 :

Sous ce nom, on désigne chez nous, des habitations isolées ou plus ou moins groupées, édifiées sur un plan plus élevé que l'étage de long duquel sont construits les villages ou hameaux. Ces Mollards, on les trouve au-dessus du Brassus, de L'Orient, des Bioux, de L'Abbaye, établis sur des replats étroits de la côte escarpée qui forme le versant oriental de La Vallée entre 1100 et 1300 mètres. A vrai dire, le terme ne s'applique pas uniquement à des habitations, mais aussi à des pâturages, à des zones boisées. D'une manière générale, il est employé pour désigner l'ensemble du versant oriental jusqu'au premier plateau. Sur le versant opposé, où les pentes ont une inclinaison beaucoup plus faible, le mot est inconnu et les cartes topographiques n'en font nullement mention.

Mollard ou Molard se retrouve dans la désignation de nombreux endroits du canton, et si l'on se reporte à Henri Jaccard (Essai de toponymie), le terme viendrait du bas latin molare, dérivé de môles et signifierait éminence, hauteur. Les Mollards de la Vallée de Joux ne sont pas précisément des éminences, des points culminants, mais bien plutôt des lieux situés le long de la pente. Ce qui est certain, c'est que pour les atteindre, il faut grimper dru et ferme.

On comprendrait difficilement qu'à l'heure actuelle des gens allassent défricher un coin de terre dans la région des Mollards et s'y établissent. Mais à l'époque déjà lointaine à laquelle les premiers habitants des Mollards vinrent s'y fixer, les circonstances étaient toute différentes qu'aujourd'hui. Nul n'était tenu d'habiter les agglomérations villageoises ou leur voisinage immédiat. Chacun vivait essentiellement des produits du sol, tout aussi fertile le long des pentes, si ce n'est plus, que dans le fond de la Vallée.

Plus tard, l'industrie horlogère s'implanta dans la contrée et une partie toujours plus importante de la population lui demanda ses moyens d'existence. Mais le travail s'exécutait à domicile et il n'était évidemment pas plus compliqué de fabriquer des montres sur les Mollards qu'au village. Ce n'est que beaucoup plus tard encore, vers la fin du XIX^e siècle, les conditions de travail ayant subi de profondes transformations, que les horlogers ont dû se grouper en ateliers ou fabriques et forcément converger vers les centres. Et puis là-haut, sur les Mollards, on était plus au soleil, plus au chaud et surtout plus au sec ; ceux qui y habitent encore le savent bien.

Maints hameaux du versant occidental ont disparu ; d'autres sont en état de dépopulation marquée. De nombreuses habitations foraines ont été abandonnées ou sont devenues des chalets d'alpage. Nos Mollards, heureusement, ont échappé à cette misère du sort. A part un ou deux, habités en été seulement, les autres se sont conservés bien vivants et sont habités encore à

l'heure actuelle par des familles enracinées à leur sol, à leur coin, fidèles à leur horizon et qui, coûte que coûte, ne veulent pas désertier. Cela provient évidemment du fait que les Mollards, bien que haut perchés, demeurent relativement proches de leurs villages respectifs et qu'avec de la volonté et du courage, leurs occupants peuvent habiter en haut et travailler en bas. Mais certes, du courage, de la vaillance, il leur en faut, à ces braves gens, en hiver spécialement, car le triangle déblayant les neiges ignore parfaitement les demeures excentriques.

Mais je voudrais vous parler plus particulièrement de l'un de ces Mollards, de celui qui porte sur la carte le nom de Mollards-des-Aubert, altitude 1297 m, et qui, depuis 1694, date de l'acte d'acquisition de la propriété, est habité par une famille de ce nom. Les Mollards-des-Aubert sont situés au-dessus du Brassus. On y accède par un chemin très raide qui ne s'embarrasse pas de lacets et fonce tout droit vers le haut. Ce n'est pas un beau chemin, parce qu'il est pierreux, raboteux, traversé par d'innombrables racines saillantes, mais c'est quand même un joli chemin parce qu'il grimpe à travers la forêt, cette magnifique forêt jurassique, faite de sapins grands et petits que l'hiver ne déshabille jamais, de hêtres élégants ou tortueux, de sorbiers, d'érables à la figure robuste, de buissons impénétrables, de coins de mousse fraîche, de minuscules clairières où s'épanouissent des fleurs aux teintes vives, des églantiers aux corolles de carmin.

Après une grosse demi-heure d'une rude montée, qui met les poumons à l'épreuve, une éclaircie se fait, des prés verts apparaissent avec, au beau milieu, deux bâtiments à la silhouette vénérable, dont un seul est habité. Nous sommes aux Mollards-des-Aubert, à 1300 m, la plus haute habitation permanente de la Vallée de Joux et probablement du jura tout entier, l'Hôtel du Marchairuz excepté.

Au premier coup d'œil, on trouve le site plaisant et on se prend à l'aimer. Ce n'est pas un plateau, ni une combe, ni une éminence, mais bien plutôt un vaste entonnoir dont le bord tourné vers le nord-ouest, celui par lequel on arrive, aurait été enlevé. Isolés du reste du monde, certes, les Mollards le sont, car de la Vallée rares sont les points d'où l'on aperçoit la bonne maison si haut perchée et si bien dissimulée aux regards de l'extérieur. Elle porte la date de 1720 et vous a l'air avenant et intime de ces rustiques et confortables demeures remplies d'espace, de chambres, de corridors, d'escaliers et de places diverses aptes à recevoir des outils, du combustible, tout le matériel d'un train de campagne et des tas de vieilleries, choses inutiles sans doute, mais auxquelles on tient parce qu'on les a toujours vues et qu'elles représentent le passé, ce passé vers lequel on regarde davantage au fur et à mesure que l'on avance sur le chemin de la vie et qui vous console de bien des tristesses du temps présent. Des maisons comme ça, on n'en bâtit plus, on n'en bâtera plus jamais.

Aux caresses du soleil, la maison des Mollards offre une large façade abondamment fenestrée ; aux morsures du vent d'ouest aussi, car là-haut, le

joran souffle de toute la force de ses robustes poumons et sans repos ni trêve livre de furieux assauts aux obstacles qui se dressent sur sa route.

A une faible distance, s'élève une petite éminence, un crêt, observatoire idéal d'où l'œil charmé embrasse une étendue immense de forêts, de pâturages, des tronçons de la route du Marchairuz et, par-dessus tout, le noir, le sombre et mystérieux Risoud, avec les hameaux, les voisinages qui s'étirent à ses pieds. Et je présume que de temps à autre, les gens de la maison poussent leurs pas jusqu'au sommet pour prendre l'air, et puis aussi dans la pensée de contempler une parcelle au moins du monde habitée et se convaincre par là qu'ils ne sont pas seuls sur la terre. A moins qu'ils ne l'évitent et ne la fuient, de peur de sentir trop cruellement leur isolement.

Il existait jadis sur le sommet de cette hauteur, vous ne le devineriez jamais !... un moulin à vent. Le fait est authentique, absolument, il moulait du grain et actionnait « des mécaniques » utilisées dans la fabrication des couteaux. Ce moulin fonctionnait encore vers 1840 environ, mais un fâcheux coup de vent lui causa de si graves avaries que l'on renonça à le réparer.

Aux Mollards on ne voit rien de l'extérieur, rien de la vie. Des événements extraordinaires pourraient se produire sans que l'on s'en doutât. Les touristes ignorent la maison isolée, et à part le facteur qui monte régulièrement, on ne voit jamais personne. On y est bien, à l'abri des jouissances diverses nées des progrès de la civilisation ; néanmoins on y paie les impôts comme partout ailleurs.

Mais, dira-t-on, les habitants des Mollards ne doivent-ils pas mener une existence terne et tissée d'un ennui perpétuel, puisqu'elle se passe en somme en marge de la société ? Je gage que non ! D'abord il y a l'été. En été les communications sont relativement aisées et passer la bonne saison au sein d'une grande et forte nature, dans un site d'une rustique et sereine beauté où tout est paix et harmonie, n'est-ce pas un privilège ? C'est mon avis ! Mais en hiver, la situation est bien différente et j'ai la conviction qu'en cette saison pénible, l'éloignement et la solitude doivent parfois peser d'une façon cruelle sur les épaules des habitants des Mollards et cette opinion, je n'en doute pas, recueillera l'assentiment de tous ceux qui, à la montagne, habitent en dehors des grandes routes. C'est qu'en hiver, malgré la neige accumulée, l'absence de chemins tracés, malgré l'ouragan, il faut aller à l'école, descendre aux provisions, etc. Et hors de cette montagne, on ne se représente guère ce qu'il faut de volonté, de courage et de peine pour maîtriser les difficultés de tous genres créées par l'hiver. Il y a cependant des compensations. A l'altitude des Mollards, le soleil resplendit parfois, tandis que le fond de la Vallée – cela arrive de temps en temps – croupit sous le brouillard. Et puis les froids nocturnes n'y sont jamais aussi intenses qu'en bas. Les -25 à -30 degrés dont nous tirons volontiers vanité sont choses inconnues là-haut.

Certes, en persistant à habiter leur maison si malaisément accessible et si en dehors de tout, les gens des Mollards témoignent d'une volonté et d'une ténacité

peu communes. Mais je vois dans leur cas quelque chose d'autre, de mieux encore, savoir un inébranlable attachement à la maison familiale, à la demeure des ancêtres. Et c'est un tel sentiment, je n'en doute pas, qui les rive à leur habitation, à leur coin et les met à même de considérer leur isolement géographique comme une chose d'importance secondaire.

Depuis longtemps la force centripète qui attire les populations vers les centres sévit fiévreusement, et quantité de gens, nullement obligés par les circonstances, ne sont pas tranquilles tant qu'ils n'ont pas élu domicile dans les localités centrales où l'existence est, sous certains rapports, plus commode et plus agréable. Aussi notre respect et notre admiration s'en vont à ceux qui, comme les habitants des Mollards-des-Aubert, malgré les difficultés de tous genres auxquelles ils ont à faire face, malgré l'isolement et le silence des lieux, tiennent fidélité à la maison des ancêtres et ne la veulent point désertter. Que leur résolution ne fléchisse pas, que le bonheur et la joie de vivre soient leur partage, que leur génération se perpétue dans la bonne et accueillante maison. C'est notre vœu sincère.

Samuel Aubert



Extrait d'une peinture de Pierre Aubert figurant dans son atelier des Mollards.

En ce samedi après-midi 4 juillet 2026, la Fondation Les Mollards-des-Aubert pouvait fêter deux événements. Le premier est le tricentenaire de la vieille bâtisse construite en 1726. Le second est la célébration de la fin des travaux. Désormais la ferme a retrouvé une splendeur qu'elle n'a sans doute jamais eue, avec par exemple un élément tout à fait remarquable, sa façade à vent dont le tavillonnage a été entièrement refait il y a quelques années, ayant acquis depuis lors un gris perle exceptionnel, sans oublier le portail d'accueil remis à neuf, dans les parois duquel on peut découvrir deux armoiries, celle de la famille Aubert et celle du village du Brassus. Le portail, à l'origine, au milieu du XXe siècle, avait été créé par Pierre Aubert afin d'assurer une entrée plus agréable dans la maison où l'on débouche immédiatement dans la cuisine.

Les travaux de restauration furent en tous points remarquables, menés par des artisans et professionnels locaux qualifiés. Il ne restera plus désormais qu'à gérer ce bâtiment unique, témoin privilégié de la vie passée de nos prédécesseurs. Il est ainsi réjouissant de penser que si dans le bas de la Vallée les bâtiments anciens seront presque tous appelés un jour ou l'autre à subir des transformations qui modifieront à jamais les locaux tels qu'ils se présentaient autrefois, ici, en cet espace désormais inaliénable, on retrouvera, à jamais espérons-le, par le construit, mais aussi par l'imagination, la manière dont pouvaient vivre nos ancêtres. Un seul souci pour un vrai Combiérain qui sait à quel point les sinistres ont dévasté notre région, que ce bâtiment n'échappe pas à ce sort funeste, trop souvent connu, avec des désolations d'ampleur comme la destruction d'une partie du village du Lieu en 1858, ainsi que tout le haut des Charbonnières en septembre 1900. Mais acceptons l'augure d'une longue vie pour cette ferme autrefois habitée à l'année, alors qu'elle se trouve à près de 1300 m. d'altitude. Fait que l'on peut attribuer sans aucun doute à un microclimat très favorable. Alors que des gelées intenses frigorifiaient la population du fond de la Vallée, ici l'on n'avait accueilli qu'une température supportable. Raison pour laquelle d'ailleurs, il put se cultiver des céréales alors que les pâturages actuels étaient des champs parfaitement tenus.

Il y a en tout cela, travaux menés à bien grâce à une ténacité presque sans faille des responsables, une sorte de miracle. Raison pour laquelle les Mollards-des-Aubert se doivent d'être respectés et appréciés. Et par ailleurs les occasions de s'y rendre ne manqueront pas. Juste resterait à notre avis à améliorer le parking à l'entrée du chemin conduisant en dix minutes à la vénérable bâtisse.

Visite des locaux généraux



Le solin, c'est-à-dire la partie de la grange destinée à recevoir le fourrage, ne connaît plus de foin depuis des lustres. Il accueillait encore récemment le matériel nécessaire à la restauration de la ferme. Débarrassé de celui-ci, il offre un vaste espace qui pourrait accueillir une véritable assemblée.



A la grange, vestige précieux, un drapeau de la Croix-Bleue, la preuve par l'objet que la famille était abstinente. La batterie des cloches de vaches ne recèle aucune pièce d'apparat. On fit toujours dans le modeste et surtout l'on n'allait pas investir un argent difficilement gagné dans des toupins ou des cloches de bronze et de luxe !



Le sol de la grange, constitué de planches de sapins offre son ancienneté émouvante, avec les nœuds qui ressortent. Combien de char ont-ils été engrangés que l'on a déchargés sur le solin avec des grandes fourches sans doute encore de bois.



Néveau côté Vallée de Joux. Poutres de soutènement de la charpente.



Néveau côté Marchairuz, avec quelques invités encadrant le président.



Un enrochoir. Ce qui pourrait prouver qu'en des temps sans doute assez anciens l'on procédait à une fabrication de fromage. Était-ce avant la création de la Société de laiterie ou de fromagerie du Brassus en 1817 ? Les Aubert des Mollards n'adhérèrent-ils que tardivement à cette société ? À cet égard la consultation des vieux registres de la société serait utile



L'écurie et les crèches. Six vaches d'un côté, six de l'autre, ainsi point de jaloux. L'alimentation en foin se faisait depuis la grange qui servait aussi de fourragère.



Le corridor séparant le rural de la partie habitation traversait toute la maison. Il en desservait donc les deux parties.



Sortons sur l'arrière nord de la maison.



La superbe qualité des pierres de taille de la porte et des fenêtres, dénote une certaine aisance chez les constructeurs de la bâtisse. Il est étonnant qu'il n'ait pas mis la date et les initiales sur le chambranle supérieur.



Curieusement la plaque de cheminée n'a été coulée au Brassus qu'une dizaine d'années après la construction de la maison.



Si la maison possédait deux tuyés ou grandes cheminées, une pour chacune des deux moitié de la maison, par contre il n'y avait qu'un seul four. Cela s'explique par le simple fait qu'il fallait passablement de combustible pour le chauffer à la bonne température, et que le voisin, à la suite du propriétaire pouvait utiliser le four selon convenance pour son propre usage. On travaillait en quelque sorte en commun. Peut-être l'usage pouvait en être autorisé à condition de fournir le bois de chauffage.



L'impressionnante cheminée ou tuyé. La lumière pénétrant à flot en celle-ci malgré sa couverture, ne permet qu'un cliché médiocre.



Chambre du nord. Des buffets muraux ainsi qu'il y en a un bon nombre dans les parois des deux appartements.



Chambre avec fenêtre donnant sur le nord. Les futurs locataires y seront-ils bien ?



La cuisine, plus ou moins au centre de l'appartement du bas, a été dotée d'une volumineuse cuisinière de provenance externe.



La chambre sud-ouest, soit du coin de la maison, a connu une restauration en profondeur.



Sa voisine du sud a par contre gardé ses parois peintes en un bleu d'époque. Retrouver la teinte d'origine pour les retouches n'a pas du être une sinécure.



Nombreux essais pour retrouver un bleu identique à celui d'origine.



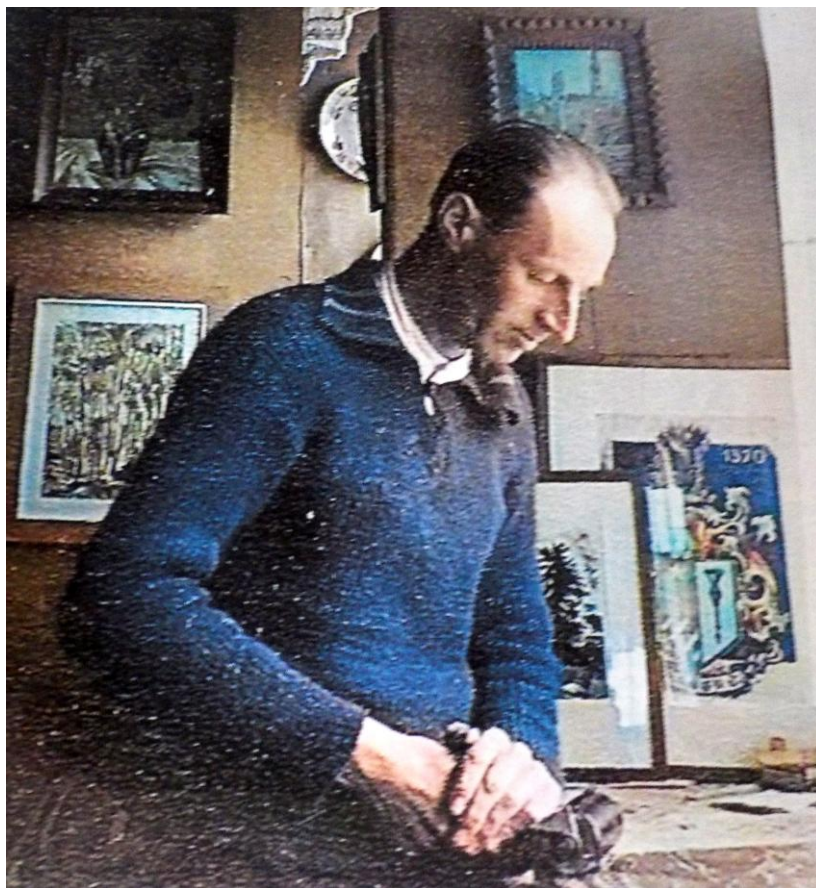
4 lits pour les futurs locataires dans cet appartement du bas, autrefois insalubre.



Petite et courte visite à l'atelier du peintre.



Pierre Aubert en cet atelier qu'il avait lui-même isolé avec de minces plaques de contreplaqué.



L'artiste en ses bricoles.



Pierre Aubert avec son matériel au bord du lac de Joux, du côté du Rocheray-Golisse.



Une aquarelle hâtive mais non sans charme de l'angle sud de la maison.



Chez Kazan, toile présentée à l'expo des Mollards à l'Essor en 2005.



Chez Kazan. La maison se situait au bas du pâturage, pas loin du mur de séparation d'avec la forêt. Un couple doté d'une belle famille, à moins qu'il faille voir ici des enfants du voisinage.

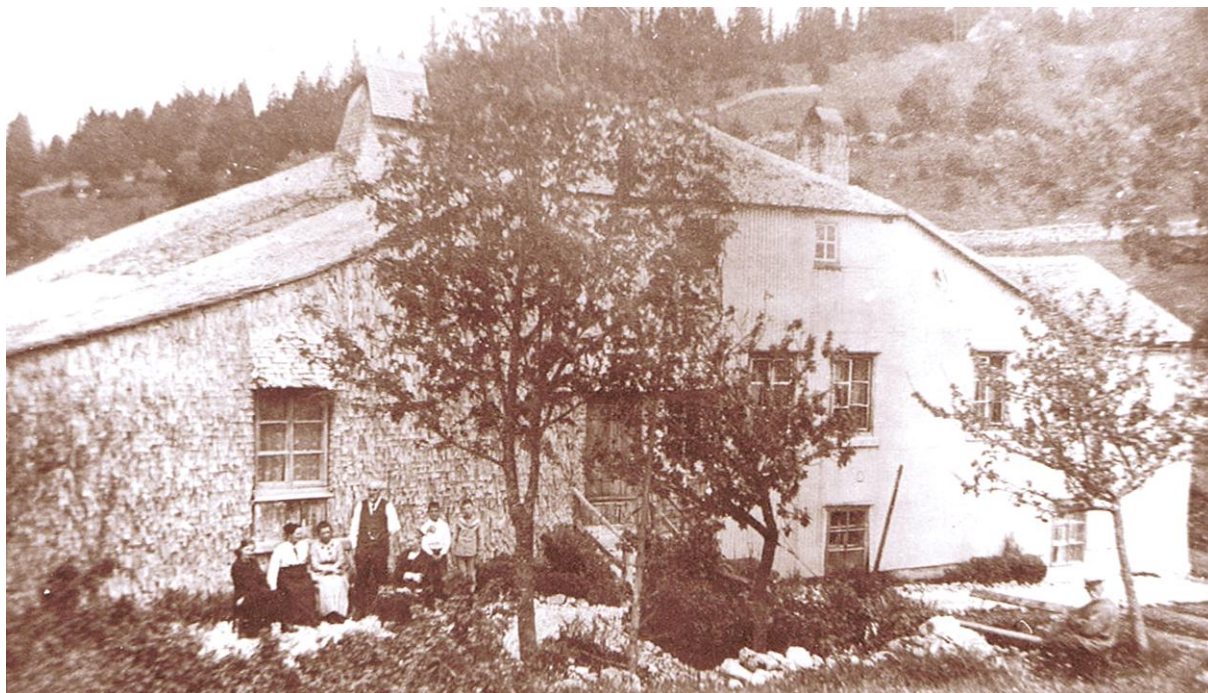


L425, Les Mollards, maison Kézanen hiver, 1945

Magnifique et magique représentation d'une maison dont la disparition est signalée vers 1940, avec d'ailleurs une vitesse qui tient du prodige, à moins que l'on ait utilisé les pierres en terme de réemploi.



Carte IGN de 1785 environ. Les Mollards et Chez Kazan sont sans doute les bâtiments situés au-dessous du chemin, à droite de la carte.



Du temps de la Croix-Bleue dont le drapeau se trouve toujours à la grange.

Une visite aux Mollards en 1813¹

La descente même qui nous a conduit au Brassus, qui cependant n'était que d'une 1 lieue ½, nous a paru bien longue et a fait verser bien des gouttes de sueur. A une demi lieue au dessus du bourg, on quitte la grand chemin et l'on prend un sentier qui passe dans un hameau nommé les Molards, où l'ai été surpris de voir un moulin à vent destiné, à ce que nous avons appris du propriétaire, à moudre le blé. La vue dont on jouit de ces hauteurs sur la vallée et sur les montagnes bleuâtres de la France qui la bornent au Nord-Ouest est très gracieuse, quoiqu'on ne puisse découvrir aucune partie du lac ; mais l'on en est dédommagé par l'Orbe qui serpente en nombreux détours sur un terre-plein embelli de prairies de la plus belle verdure. Une multitude de faucheurs et de faucheuses, occupés de toute part à la récolte des foins qui offrent la production la plus précieuse pour les habitants de ce petit district isolé, animaient ce joli tableau.

Note : Il y a une certaine confusion dans ce tableau idyllique. L'auteur décrit le fond de la Vallée avec les contours de l'Orbe. Et tout soudain il semble qu'il retourne à ce qu'il voit sous les yeux et qui n'est autre que les champs des Mollards. Néanmoins on peine à imaginer pour ce modeste territoire une multitude de faucheurs. L'auteur fait-il référence au fond de la Vallée. Sans doute non, n'étant pas capable ce nous semble de les découvrir depuis une telle

¹ 1813. Le voyage du botaniste vaudois Jean Gaudin en Pays de Vaud et de Neuchâtel, „Musée et jardins botaniques cantonaux, Lausanne, 2013, p. 62-63.

distance.

Notons aussi que si l'on pouvait voir l'Orbe à cette époque, de nos jours, selon nos souvenirs des lieux, l'épaisseur de la forêt ne le permet plus.